Maître Gilles de Ham

Tolkien,J.R.R.

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

J.R.R. TOLKIEN

Maître Gilles de Ham





Maître Gilles de Ham

1re Version

par J.R.R. TOLKIEN

traduit de l'anglais
par S. d'Ardenne

Maître Gilles de Ham

(Première version)

Par
J.R.R. TOLKIEN

Traduit de l'anglais
par Simonne d'Ardenne



LIÈGE
1975

Nous remercions vivement M. Christopher Tolkien et M. Christian Bourgois, éditeur français des traductions de J.R.R. Tolkien, qui nous ont aimablement permis de publier le présent ouvrage.

Association des Romanistes de l'Université de Liège
68 B, rue des Buissons B – 4000 Liège

INTRODUCTION

À la mémoire de mes deux Maîtres,
Jules Feller et J.R.R. Tolkien.

On dit généralement qu'un être humain, a deux patries : celle qui lui vient de naissance et l'autre d'un libre choix. Il en va de même pour les universités que l'on fréquente. Je dirai donc que j'ai deux « Alma Mater » : l'Université de Liège et celle d'Oxford. Et c'est en hommage à deux de leurs maîtres remarquables que j'ai tenu à publier ce conte inédit de l'un, et la toilette française qu'en fit le second. Leur enseignement a laissé une marque indélébile sur toute mon activité scientifique : Jules Feller m'initia d'une véritable formation classique, ce qui me permit d'affronter des études universitaires, car à cette époque la Belgique ne possédait aucun lycée pour filles, enseignement que je prolongeai pendant toute la durée de mes études à l'Université ! C'est à lui que je dois mon amour de la philologie et de la recherche scientifique des langues. Ses travaux sur la langue wallonne, en réalité sur la langue française, sont trop connus pour que j'aborde ce sujet.

L'autre Maître, dont le nom est moins connu à Liège, mais qui certainement a exercé la plus grande influence sur mes travaux de recherche sur la philologie anglaise (médiévale et moderne) est certainement le Professeur J.R.R. Tolkien, CBE, professeur d'anglo-saxon et de linguistique germanique et insulaire à l'Université d'Oxford de 1925-1952, professeur *honoris causa* des Universités de Dublin, de Liège et d'Oxford, qui vient de mourir à l'âge de 81 ans. Influence si forte que l'auteur de l'article nécrologique paru dans le Times du 3 septembre 1973 n'hésite pas à me coter comme étant son élève, compliment que j'apprécie doublement sachant qu'il vient de C.S. Lewis, l'auteur de l'admirable *Allegory of Love*, lui-même grand admirateur et ami de Tolkien.

Mais pourquoi publier cette traduction française d'un conte inédit, dont l'original anglais a disparu ou plutôt s'est transformé en une œuvre plus importante et plus longue, que C.S. Lewis appelle « A spirited farce », en fait une critique très spirituelle des étymologies populaires, publiée en 1949 sous le titre *Farmer Giles of Ham ?* Répondre à cette question en postule une autre : Qui est en réalité Tolkien ?

Comme ce fut autrefois le cas pour Charles Dodgson, le célèbre professeur de mathématique et de logique à Oxford, mieux connu sous le nom de Lewis Carroll, l'auteur *d'Alice in Wonderland*, nous nous trouvons en présence d'un grave professeur d'Oxford, sommité dans sa spécialité qui, contre toute attente, nous offre une importante œuvre d'imagination qui débute par un livre pour enfants. Mais là s'arrête toute ressemblance entre les deux cas. Tandis que l'un, en bon mathématicien résout les problèmes du pays des Merveilles par l'absurde, Tolkien, en vrai philologue, a su saisir toute la magie du Verbe. Il appartient en effet à cette classe privilégiée de linguistes, qui se fait de plus en plus rare et dans laquelle s'illustrèrent jadis les frères Grimm qui ont compris toute la valeur de la phrase biblique : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu » (Saint-Jean, 1). D'où une production importante d'œuvres d'imagination que l'on commence seulement à connaitre en France, alors qu'elle est lue par des millions de lecteurs à l'étranger. Mais c'est surtout dans les campus universitaires américains que sa popularité est grande : Il existe des sociétés Tolkien, les magasins universitaires regorgent, en plus de ces œuvres pour ne citer que Bilbo le Hobbit et la célèbre trilogie Le Seigneur des Anneaux (comprenant « Les Compagnons de l'Anneau », « Les Deux Tours », « Le Retour du Roi »), des calendriers reproduisant les propres illustrations de ses œuvres, des badges, des boutons Tolkien, et que dire des nombreux graffites portant le nom des héros tolkiens que l'on trouve partout dans les métros. Enfin son œuvre a été adoptée par les hippies qui y voient l'espoir d'un monde meilleur et plus juste.

Cet amour du Verbe auquel je faisais allusion il y a quelques instants, l'incite à étudier les langues partout où il les rencontrait, que ce soit du vieux français, du vieux norrois, du celte, du gallois, et que sais-je ? le tout basé sur une formation classique très poussée (il était très fier de répéter « I was brought up on classics » !) et sur un enthousiasme qui frôlait parfois du délire lorsqu'il en découvrait une nouvelle.

C'est ainsi qu'il nous révèle la profonde impression que lui fit la découverte du gotique qui, nous dit-il, « took me by storm, a sensation as full of delight as first looking into Chapman's Homer ». Et il ajoute « I did not write a sonnet[1] ». Il fit mieux : il essaya, nous dit-il, d'inventer des mots gotiques. Ce fut le premier pas qu'il fit vers la création d'une langue nouvelle pour une mythologie nouvelle, et vers ses recherches approfondies sur la langue des Fées qu'il parvint à maitriser au point d'écrire des poèmes dignes d'être lus à la cour d'Obéron.

L'étude des langues, il la poursuivait dans celle de leurs dialectes

modernes les plus reculés. C'est ainsi qu'un jour il me remplit d'étonnement : il venait de terminer une conférence sur Chaucer, lorsque s'approchant de moi, il me posa à brûle-pourpoint la question suivante :

« Dans votre wallon oriental le mot français *beau* se prononce *bê*, avec le même son ê que dans bête, fête etc., n'est-ce pas ? Je fus si surprise que ma réplique fut prompte et rapide : elle s'exprima dans mon wallon originel : Vos-estez on bê !

Tolkien était un conteur incomparable et méritait à juste titre celui de bard to Anglo-Saxon que lui donna le poète anglais Auden[2].

Il était nous dit Lewis « the best and worst talker in Oxford : worst for the rapidity and indistinctness of his speech, and best for the penetration, learning, humour and « race » of what he said ». Il eut été regrettable que cette première version du *Farmer Giles of Ham*, même s'il ne nous en reste qu'une traduction française, échappât à l'attention de ses admirateurs. Que Tolkien l'appréciât apparaît pleinement dans le fait que c'est la seule trace de ce conte dans ses archives. Cette traduction a été revue complétement par Jules Feller qui en fit la toilette, et lui donna cette légère saveur wallonne qui en fait le charme.

Liège,

Simonne d'Ardenne,
professeur émérite à l'Université.

Maître Gilles de Ham



LORS le bouffon de la famille commença une histoire, et voici ce qu'il dit :

Il y avait une fois un géant. C'était un géant de forte taille. Son bourdon de promenade était comme un arbre, et ses pieds comme des bateaux. S'il avait descendu cette route, il y aurait laissé des trous comme des puits ; s'il avait foulé le sol de notre jardin, il y eût fait une fondrière ; et s'il s'était cogné à notre maison, la maison aurait volé en morceaux ! et, ma foi, il aurait pu aisément la heurter, car sa tête s'élevait bien au-dessus du toit, et il s'inquiétait peu de regarder à ses pieds. Par bonheur pour nous ce géant vivait il y a bien longtemps et très loin d'ici ; en vérité très loin des gens de notre époque. Il avait une immense maison de géants dans la montagne. D'amis on ne lui en connaissait pas. Il arpentait seul des collines et des endroits déserts, au pied des monts, seul avec lui-même.

Un jour il allait, il allait quand tout à coup il sentit que c'était l'heure du souper. Alors il fît demi-tour, afin de rentrer ; mais il marcha, il marcha jusqu'à la nuit noire et alors il s'aperçu qu'il s'était égaré dans une région qu'il ne connaissait pas du tout. Il s'assit donc et attendit que la lune se levât. Alors il reprit sa course au clair de la lune, mais il ne se doutait pas qu'il cheminait dans une mauvaise direction et s'approchait de plus ne plus des endroits habités par les hommes et en particulier de la ferme de Maître Gilles et du village nommé Ham.

C'était une chaude nuit, et les vaches restaient aux champs. Le chien de Maître Gilles était sorti, parti pour une longue tournée solitaire, lui aussi. Il savait que les lapins aiment le clair de lune, mais certes il ne soupçonnait pas qu'un géant fût dehors pour une tournée aussi.

Quant au géant il était arrivé maintenant dans les terres de Maître Gilles, et il vous broyait les haies sous ses pas de la belle façon. Le chien entendit ce fric-frac le long de la vallée et du côté de la rivière et il monta sur la crête de la colline pour voir ce qu'il pouvait bien se passer. Soudain il vit le géant enjamber d'un seul pas la rivière et piquer droit sur une des plus belles vaches du fermier, écrasant la pauvre bête aussi plate que vous eussiez fait d'un scarabée. Ce fût assez pour notre dogue. Il poussa un cri d'effroi et refila comme une flèche au logis. Oubliant tout à fait qu'il n'avait aucune raison d'être dehors, il courut, aboya, hurla sous les fenêtres de Maître Gilles. « Eh bien, mon chien ! Qu'est-ce qui te prend ? » dit-il. « Rien ! » dit le chien. « Mais il y a un géant dans tes champs, et il y fait des grands ravages. Il écrase des vaches, et s'il tu ne te lèves pas tout de suite, et si tu ne fais pas un coup prompt et hardi, tu n'as bientôt plus, ni blés, ni haies, ni vaches, ni moutons ! » Et le chien se mit à hurler de plus belle.

« Clos ton bec ! » dit Maître Gilles et il ferma la fenêtre. Bien que la nuit fût chaude, il frémit et frissonna. Cependant il était très inquiet au sujet de ces vaches. Peut-être ne croyait-il pas tout à fait qu'il y eût un géant aux environs, pas vraiment un grand géant comme le chien le prétendait. Toujours est-il qu'il descendit à la cuisine et dépendit du mur un tromblon. « Qu'est-ce qu'un tromblon ? me demandez-vous. Un tromblon était un fusil gros et fort avec un canon qui s'ouvrait largement encore de chasse, dont le coup partait avec une détonation formidable, et même il atteignait quelque fois le but. À cette époque et dans ces endroits c'était la seule espèce de fusil qu'il y eut : on préférait les arcs et les flèches, et l'on réservait la poudre pour les feux d'artifices.

Or, comme je le disais, Maître Gilles dépendit le tromblon et il bourra son vaste canon de vieux clous, de morceaux de plomb et de tessons, de vieilles chaînes, de pierres et d'os, et d'autres débris. Alors il bourra de la poudre de l'autre côté ; mit ses bottes et son manteau et descendit au jardin. Il ne vit rien, rien que la lune ; mais il crut bien entendre un terrible fric-frac venant de la colline où se dressait sa maison. Il se souvint de ce que disait le dogue : tenter un coup prompt et hardi - Donc il se dirigea vers la crête de la colline, pas très prompt,

pas bien hardi, car il n'aimait pas ça ! Juste à ce moment la tête du géant dépassa la crête. Ses pieds étaient encore bien bas, de l'autre côté, creusant des fossés à chaque pas. La lune donnait en plein sur son visage, de sorte qu'il ne vit pas le fermier ; mais le fermier le vit et il en fut épouvanté. Sans réfléchir il pressa la gâchette du tromblon. Pan ! Il tira droit dans l'énorme face hideuse du géant, et du tromblon jaillirent les débris, les os, les pierres, les morceaux de plomb, les tessons et les clous. Beaucoup atteignirent le géant et un clou s'incrusta dans son nez.

« Misère de moi ! » dit le géant. « De vilaines bêtes sont en train de me piquer. Il doit y avoir des moustiques et même des taons dans ces régions - et diantrement gros ! Je ne pense pas que je doive continuer ma route par-là cette nuit ! » Aussi cueillit-il une paire de moutons sur le pan de la colline pour son repas quand il arriverait chez lui ; puis fit demi-tour, et remonta le fleuve. Dieu sait ce qu'il lui advint dans la suite. Quoiqu'il en soit, je suppose qu'il retrouva son chemin. Toujours est-il qu'il ne revint plus ennuyer Maître Gilles.

Quant à Maître Gilles la détonation l'étendit de tout son long sur le sol ; et il restait gisant, regardant la lune et attendant que le géant vint le piétiner. Puis il entendit les gens applaudir ; alors il se releva, se frotta les épaules et ramassa le tromblon. Toute la population de Ham était aux fenêtres, excepté quelques-uns qui s'étaient habillés et aventurés sur la colline - après le départ du géant. Chacun avait entendu l'effroyable bruit sourd des pas, et la plupart des gens s'étaient recroquevillés dans leur robe de nuit et cachés sous leurs couvertures, et même quelques-uns s'étaient précipités sous leur lit. Mais le chien du fermier était très fier de son Maître. Déjà auparavant, grande était sa terreur quand il se mettait en colère : dès lors il pensa que même un géant en serait effrayé, surtout armé d'un tromblon. Aussi, s'était-il précipité dans le village, aboyant et hurlant : « Levez-vous ! levez-vous ! vous verrez Maître Gilles accomplir un acte prompt et hardi. Maître Gilles va tuer un géant en violation de propriété ! »

Lorsque les gens et le chien entendirent le coup de tromblon, et virent le géant tourner soudain et disparaitre, ils s'écrièrent tous : « Maître Gilles vous l'a éberlué ! Ça lui apprendra ! Il va rentrer dans son trou et crever des balles du tromblon. C'est bel et bien chiqué ! Il n'a que ce qu'il mérite ! » Et tous d'applaudir. Quand tout parut calme et sûr, un groupe s'amena. Vigoureuse poignée de main ! Quelques-uns même, le pasteur, le meunier et le forgeron, et un couple de notables frappèrent amicalement l'épaule du fermier.

Entretemps Maître Gilles avait bu un coup et versé rasade à des

flots de curieux qui n’avaient rien fait pour le mériter ; il commença à se sentir aussi brave qu’on le disait ; le lendemain encore plus brave ; au milieu de la semaine suivante, il s’apparut un foudre de guerre, et le héros du canton. À la fin l’aventure parvint jusqu’au roi.

Le roi lui envoya une lettre magnifique toute en lettres d’or et ornée d’un grand cachet de cire rouge, libellée « à mon loyal sujet et bien aimé Gilles ! » et, style plus substantiel, il lui envoyait un ceinturon et une longue épée. De fait, le roi ne s’était jamais servi de cette épée. Elle appartenait à sa famille, et de mémoire d’homme elle avait toujours été pendue à la salle d’armes. Même l’armurier du roi n’aurait pu dire d’où elle était venue la, ni ce qu’elle valait comme arme. Aussi le roi pensa-t-il que c’était le vrai cadeau à offrir - Tout franc, ce genre d’épées, lourdes et sans ornements était passé de mode à la Cour, du moins. Mais Gilles en fut ravi. Et sa gloire villageoise gonfla jusqu’au prodige. Je vous certifie qu’après cela personne n’osa plus fouler ses terres - personne du canton de Ham.



ES CHOSES restèrent en l'état pour un long laps de temps - jusqu'au jour où le dragon apparut. À cette époque, quoique les monts déserts ne fussent pas loin, les dragons s'y faisaient rares, en tout cas dans le district du roi. Jadis ils y foisonnaient, mais le pays était devenu célèbre par l'audace des chevaliers du roi, et tant de dragons errants avaient été tués que les autres avaient tourné ailleurs. C'était pourtant encore la coutume que la queue d'un dragon fût servie à Noël sur la table royale, et un des chevaliers était censé partir en chasse le jour de Saint-Nicolas et revenir avec une queue de dragon au plus tard la veille de Christmas. Mais à cette époque il y avait belle lurette que le cuisinier royal préparait une imitation de queue de dragon en gelée, confiture et pâte d'amandes, avec de superbes écailles de sucre glacé : le chevalier élu n'avait plus qu'à la porter dans le « Hall », la veille de Christmas, pendant que les violons raclaient et que claironnaient des trompettes.

Telle était la situation quand un vrai dragon de nouveau se montra. Je ne puis vous dire au juste pourquoi. C'était dans le rude hiver qui avait suivi l'été brûlant de la visite du géant, peut-être la faim l'avait poussé, peut-être la curiosité. Après tout, les dragons de leur côté pouvaient bien avoir oublié champions et longues épées, pendant que les champions oubliaient les vrais dragons et s'accommodaient d'un dragon de pâtissier. Il est vrai que les dragons vivent longue étape, et ont une mémoire prodigieuse, - en général plus fidèle que les traditions des poètes de cour - Mais j'ai bien le droit d'imaginer que ce fut plutôt le géant qui provoqua le mal, s'il parla (et certes il en a parlé !) - à son retour dans les montagnes, du séduisant pays d'exil : « victuailles à planté[3] rien qu'en se baissant, des vaches aux pâturages, moutons à cueillir aux versants des collines ; et pas l'ombre d'un cavalier, mon cher, pas un cliquetis d'armes ; rien de pire que quelques piqûres de mouches près de la rivière » - Si le dragon

avait ouï pareil langage et s'il avait faim, il devait venir et tenir l'œil. Des dragons à la fin ne tracassent pas pour quelques mouches ou bestioles de même engeance. Y aller ! parbleu, il y alla ! et il y fit grand carnage en peu d'heures, broyant, brûlant, dévorant moutons et bêtes à cornes, et par là-dessus, maints chevaux. Il apparut d'abord au milieu de la nuit, dans un coin encore assez loin de Ham. Mais on eut des échos de ses exploits tout de suite dans le village de Maître Gilles ; et les naturels en caquetèrent, d'abord en plaisantant : « Comme ça ressemble au vieux temps ! » disaient-ils. Juste à Noël ! Cela rend l'affaire épatante et couleur de jadis ! »

Cependant le dragon continuait ses ravages.

« Que fichent donc les chevaliers du roi ? » se mit-on à dire.

Ah ! ouiche ! les chevaliers du roi ! Ils ne bougèrent ! D'abord il apparut que le maître-queux royal avait déjà fabriqué sa queue de dragon pour le Christmas : il ne convenait pas, n'est-ce pas, de l'offenser par l'intrusion d'une queue réelle au dernier moment ! C'était un serviteur bien prisé - Puis, comme le public enchérissant, clamait : « flute pour la queue du dragon ! qu'on lui coupe la tête, rasibus, et finis tous ses méchants tours ! » Il se trouva par malencontre qu'il y avait un grand tournoi fixé à la Saint-Jean d'hiver : des chevaliers étrangers devaient venir y disputer aux nationaux un riche trophée ; impossible, n'est-ce pas, de gâcher les chances des chevaliers du roi en les envoyant à la chasse au dragon avant le tournoi international fut vidé ! Puis vinrent les galas du nouvel an. Et le temps s'écoula, et le dragon avançait plus près, toujours plus près du village de Maître Gilles.

Une nuit on put voir le flamboiement du monstre à la distance du village à la colline. Le dragon s'était installé dans un bois a environ dix milles, et il ardait joyeusement : c'était un dragon ardant quand il lui plaisait de rayonner, surtout après un bon repas.

Alors on commença à regarder Maître Gilles : attention bien désagréable ! Mais il n'y prit pas garde. Le jour suivant le dragon se rapprocha de plusieurs lieues. Alors le fermier se mit à parler du scandale des chevaliers du roi et à dire qu'il voudrait bien savoir ce qu'ils faisaient pour gagner leur pitance. « Et nous aussi ! dirent les villageois. Mais le meunier insinua : « Après tout, notre Maître Gilles, est une manière de chevalier. Le roi ne lui a-t-il pas envoyé une épée de chevalier ? Il est vrai qu'il ne l'a pas convoqué à la cour et adoubé avec le mot sacramentel : « Relève-toi, Sir Giles », mais il pourrait le

faire si on le lui demandait. » Et Maître Gilles objecta qu'il n'en était pas digne, et qu'il était fier d'être un homme, simple et honnête, non meilleur que ses voisins, comme le meunier. Mais le pasteur demanda : « Est-il besoin d'être chevalier pour tuer un dragon ? Et notre Gilles n'est-il pas aussi brave que n'importe quel chevalier ? »

« Pas du tout ! » s'écriait-on sur le premier point, « oui ! hourrah » sur le second. Alors le fermier revint à la maison, très mal, très mal à l'aise, et il cacha dans l'armoire de cuisine la fatale épée, suspendue jusqu'alors en belle place au-dessus du foyer.

Après cet incident, le dragon avança jusqu'au village voisin et il dévora non seulement moutons et vaches, mais le pasteur avec ! Alors il y eut une grande agitation au village. Toute la population de Ham, le pasteur en tête, gravit la colline et se rendit chez Maître Gilles. « Nous venons à vous » dirent-ils ; et ils le regardaient et ils le regardaient jusqu'à ce que la figure du fermier devint aussi rouge que sa veste. « Quand comptez-vous partir ? » demandèrent-ils.

« Eh bien ! Je ne puis partir aujourd'hui » dit-il, « J'ai tout sur les bras avec mon vacher malade. Je verrai ! » Ils s'en allèrent. Mais bientôt le dragon se rapprocha encore, de sorte qu'ils revinrent. « Tous les regards sont fixes sur vous, Maître Gilles ! » dirent-ils.

« Eh bien ! » dit-il, « c'est très fâcheux. Mon cheval boîte en ce moment, et l'agnelage vient de commencer. Je m'en occuperai aussitôt qu'il me sera possible ».

Ils partirent donc, une fois de plus, tous, excepté le pasteur, qui s'invita à souper et fit bon nombre de remarques acides. Il demanda même à voir l'épée. Lorsque Maître Gilles la sortit de l'armoire, elle bondit hors de son fourreau avec la rapidité de l'éclair, et le cœur du prêtre et le cœur du fermier bondirent hors de leur peau, et ils renversèrent leur bière. Mais le prêtre ramassa l'épée avec précaution et essaya de la rentrer dans son fourreau. Elle ne voulut entrer qu'un tout petit peu, et elle rebondit dehors aussitôt qu'il la lâcha.

« Misère de moi ! » dit le prêtre. Et il examina soigneusement le fourreau. C'était un homme très instruit mais le fermier ne savait même pas lire les simples majuscules. C'est pourquoi il n'avait même jamais remarqué l'inscription. Quant à l'armurier du roi il était si habitué à voir des runes et autres inscriptions sur les épées et les fourreaux qu'il n'avait jamais pris la peine de la regarder. Le prêtre, lui, regarda et fronça les sourcils : il enleva la crasse et la rouille avec

son mouchoir. Et ce qu'il vit le surprit, car il ne put le comprendre. Il prit donc note dans son carnet des inscriptions de la gaine et de la garde, et après le souper il rentra chez lui. Dès son retour il descendit une pile de livres savants de leurs rayons, et s'y absorba toute la nuit. Le lendemain, le dragon se rapprocha encore : tout le monde ferma ses portes et barricada ses fenêtres ; et ceux qui avaient des caves y descendirent et s'assirent en tremblant à la lumière des chandelles. Mais le prêtre se glissa dehors et alla de porte en porte et leur fit part de sa découverte.

« Maître Gilles possède l'épée « Tailbiter (coupe-queue) » dit-il « qui a appartenu au plus célèbre tueur de dragons du temps du père de l'arrière-grand-père de notre roi. Elle ne veut pas rengainer si un dragon se trouve dans un rayon de deux milles ; et, sans aucun doute, dans les mains d'un brave homme, aucun dragon ne peut lui résister ».

Alors quelques têtes parurent aux fenêtres. À la fin le pasteur en décida quelques-uns à déguerpir, et ils gravirent ensemble la colline - non sans jeter des-regards anxieux de l'autre côté du fleuve. Mais il n'y avait aucune trace de dragon. Il était sans doute endormi. Il avait trop bien fêté les fêtes de la Noël. Ils frappèrent à coups redoublés à la porte de Maître Gilles. Celui-ci sortit, le visage très rouge : il avait entonné une forte potée de bière. Alors ils se mirent tous ensemble à le flagorner et à l'appeler le « Héros du quartier », et ils parlèrent de « Tailbiter », de l'épée qui ne voulait pas rengainer, clamant « mort ou victoire », « en avant pour la gloire de la Garde[4] » pour sauver l'épine dorsale du pays ? Le pauvre fermier en fut plus ahuri que jamais. Alors le pasteur expliqua. Peut-être le fermier fut-il quelque peu rassuré quand il sut que son épée était en réalité « Tailbiter », l'épée même dont il avait ouï dire les exploits dans son jeune âge. Certes il comprit qu'il devait tenter quelque chose, ou bien sa gloire à la ronde - qu'il était si agréable de posséder - serait perdue à tout jamais. Et puis il avait bu maints pots de bière. Cependant, habitué toute sa vie à marchander, il fit encore un effort pour reculer le jour fatal.

« Quoi ! » dit-il « avec ma vieille culotte et mon vieux gilet ! D'après tout ce que j'ai ouï raconter, les combats contre dragons exigent quelque espèce d'armure. Or il n'y a pas d'armure dans cette maison » dit-il, « c'est bien sûr ».

C'était assez embarrassant, tous l'admirent. Mais ils mandèrent le forgeron. Le forgeron secoua la tête. « Ça ne pourrait pas se faire avant des jours » dit-il « et nous serons tous dans notre tombe avant cela, ou

du moins dans le ventre du dragon ». Bref un homme d'humeur noire.

Alors les villageois de gémir et hurler devant la porte du fermier. Cela plût au forgeron, qui ne sifflait jamais à l'ouvrage que si quelque malheur - telle une gelée au mois de mai - n'était arrivé, juste comme il l'avait annoncé. Depuis qu'il s'ingéniait à prédire des désastres de tout genre, peu arrivaient qu'il n'eût prédit. Et il était homme à s'en attribuer l'honneur. Cependant, ravi de l'impression qu'il avait faite, il se dérida quelque peu, et, en se déridant, il eut une idée. Il se fit livrer par le fermier un fort gilet de cuir qu'il possédait et sa femme y cousit des manches. Ensuite il fit sauter toutes les mailles des chainettes qu'il avait trainant à l'atelier, il les martela en anneaux de fer et cousit ces anneaux à la veste de cuir jusqu'à ce qu'elle fut transformée en une grossière cotte-de-mailles. Cela prit un jour et demi, - cependant que le dragon dormait béatement. En même temps ils avaient, improvisé un béret de mailles de pareille facture. Ils portèrent ces objets au fermier.

Maintenant plus d'excuse à formuler. Aussi enfila-t-il les bottes à revers, une vieille paire d'éperons, et la cotte de mailles, et le béret. Et, lorsqu'il marchait tout cela cliquetait et claquait comme le carillon de Canterbury. Mais il insista pour mettre un vieux chapeau de feutre sur le béret, et une vieille cape sur sa cotte de mailles, sans doute pour étouffer frottis et cliquetis : car il n'est nullement nécessaire d'avertir un dragon qu'on s'avance le long de la route. Toujours est-il qu'il était très drôle à regarder. Mais on ne le lui dit pas. On attacha le ceinturon avec le fourreau autour de sa taille - avec combien de difficulté ! - ; quant à l'épée, il dut la porter, vu qu'elle ne voulait pas entrer au fourreau. Il monta sur sa jument grise, et, très mal à l'aise, il partit, pendant que tout le monde applaudissait et l'acclamait - surtout des fenêtres. Il descendit la colline et traversa le fleuve, et, quand il fut bien hors de vue, il avança très lentement. Trop vite il sortit de ses propres terrains et arriva dans les endroits que le dragon avait visités. Des arbres brisés, des haies, des herbages brûlés, un lourd silence inusité l'en avertirent. Le soleil dardait, et bientôt accablé de chaleur et de démangeaisons, il ne faisait que s'éponger la figure avec un grand mouchoir, - oh ! pas rouge, car il avait ouï dire que les chiffons rouges irritent fort les dragons.

Cependant il ne rencontra pas le dragon. Il chevaucha à travers toutes sortes de chemins et des champs désertés par les autres fermiers, et cependant il ne trouva pas le dragon.

Il se demandait justement s'il n'avait pas assez fait son devoir,

assez longtemps cherché ; il pensait justement à tourner bride, à rentrer souper et à conter aux amis que le dragon l'avait vu venir et s'était envolé ; lorsqu'il tourna un coin… Le dragon était là ! couché au travers d'une haie, sa tête hideuse au milieu de la route. La jument grise, de terreur, s'abattit et Maître Gilles piqua, tête en avant, dans le fossé. Quand il en sortit la tête, le dragon bien réveillé, le regardait.

« Bonjour ! » dit le dragon. « Vous paraissez surpris. »

« Bonjour ! » dit le fermier. « En effet je le suis. »

« Excusez-moi » dit le dragon, qui avait dressé une oreille méfiante quand il avait ouï le bruit de ferraille, « étiez-vous venu par hasard pour me tuer ? »

« Oh ! que neni ! » dit le fermier en grande hâte, comme il rampait à quatre pattes hors du fossé et tendait à reculons vers la jument.

Le dragon se pourlécha les babines. C'était un méchant dragon - ils le sont tous -, mais ce n'était pas un très brave dragon, - il y en a qui ne le sont pas - et il aimait un repas pour lequel il ne devait pas se battre. Depuis des ans et des ans il n'avait profité d'un homme bien dodu.

« Une demi-minute » dit-il, « vous avez perdu quelque chose ? » Il voulait détourner l'attention du fermier et le happer, lui et sa jument, d'un seul coup.

Le fermier s'aperçut qu'il avait laissé tomber son épée. Il se baissa pour la ramasser, et le dragon fonça. Mais pas aussi vite que « Tailbiter ». Aussitôt qu'elle fut dans la main du fermier, elle bondit droit dans les yeux du dragon et flamba au soleil.

« Aïe ! » dit le dragon, et il s'arrêta brusquement. « Qu'avez-vous la ? »

« Rien que « Tailbiter » qui me fût donnée par le roi » dit le fermier.

« Aïe ! » dit le dragon. « J'implore votre pardon ! » Et il se coucha et rampa sur le sol, et le fermier commença à se rassurer.

« Hors d'ici sur le champ, vilaine bête de malheur ! » commença-

t-il. Et il s'avança vers le dragon en agitant les bras, comme s'il voulait l'effrayer des corbeaux, et le chasser pour toujours hors de ces maudites montagnes. Cela suffit à « Tailbiter ». Elle jaillit dans l'espace et frappa le dragon d'un Maître coup au joint de l'aile droite. Cela lui fit grand mal même à travers ses écailles. Certes Gilles s'entendait très peu à la façon de tuer les dragons, sinon le coup eut atteint un endroit plus sensible. Mais « Tailbiter » faisait de son mieux entre des mains inexpérimentées. Ce coup d'ailleurs suffit amplement au dragon : il ne pourrait se servir de ses ailes pendant des semaines. Il fit demi-tour pour s'envoler. Le fermier enfourcha sa jument. Le dragon s'aperçut qu'il ne pourrait voler. Mais il savait courir, et il se mit à détaler. Et la jument aussi. Le dragon galopa. Et la jument aussi. Le fermier hurlait et criait à tue-tête comme s'il regardait une course de chevaux, et pendant tout ce temps il agitait « Tailbiter ». Plus le dragon courait, plus il s'affolait. Plus le fermier agitait « Tailbiter », plus il s'étourdissait. Et pendant ce temps la jument grise faisait de son mieux. Ils continuèrent à dévaler avec grand vacarme le long des routes et par les trous des haies, parmi les champs et à travers les ruisseaux. Et le dragon fumait, soufflait, tournait dans tous les sens. Enfin ils passèrent le pont au-dessus du fleuve et arrivèrent en bruit de tonnerre dans la rue du village. Toute la population était aux fenêtres et sur les toits, il y en avait qui riaient et d'autres qui acclamaient ; d'autres frappaient sur des chaudrons, des poêlons, des boites à conserve ; d'autres soufflaient dans des cornes, des flutes ou des sifflets ; et le curé sonnait les cloches. Depuis cent ans on n'avait plus entendu pareil charivari, non, pas même les jours du marché.

Juste en face de l'église le dragon s'arrêta. Il se coucha au travers de la route tout pantelant.

« Bonnes gens et vaillant guerrier » dit-il, comme le fermier s'avançait à cheval tandis que les villageois se tenaient debout en cercle, à une distance respectueuse, armés de fourches et de tisonniers. « Bonnes gens ne me tuez pas ! Je suis riche. Je payerai tous les dégâts. Je payerai des funérailles splendides pour tous ceux que j'ai tués, surtout pour le prêtre de l'autre village. Je veux vous donner à tous un magnifique cadeau, si vous voulez simplement me laisser rentrer chez moi pour aller le chercher. »

« Combien ? » dit le fermier.

« Eh bien ! » dit le dragon en examinant le cercle - la foule était plutôt dense - « treize shillings et huit pence à chacun ».

« Sornettes ! » dit le fermier - « Bêtises ! » dirent les gens.

« Deux guinées d'or pour chacun, et les enfants moitié prix ? » dit le dragon.

« Continuez », dit le fermier. Et tous dirent de même.

« Dix livres et une bourse d'argent pour chacun » dit-il.

« Tuez-le ! » dit-on.

« Une bague d'or par personne et des diamants pour les dames » - reprit-il.

« Maintenant vous parlez raison, mais pas encore assez ».

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! » dit le dragon. « Je suis ruiné. »

« Vous le méritez » dirent-ils ; « vous pouvez choisir : d'être ruiné ou d'être haché à sang froid », répondirent-ils, et, s'enhardissant, ils se rapprochèrent de plus en plus.

Au fin fond de son cœur le dragon riait, mais il ne le leur laissa pas voir. Les dragons ne sont pas des sots, même quand ils fuient, et il s'aperçut vite, à leur façon de marchander qu'ils connaissaient peu les façons d'agir du monde vaste et pourri. Après tout il avait si longtemps que la population de Ham n'avait plus eu affaire à des dragons qu'on pouvait à peine s'attendre à ce qu'ils se tinssent sur leurs gardes contre leurs ruses et leur astuce.

Mais le dragon reprenait ses esprits en même temps que sa respiration.

« Faites votre propre prix » dit-il.

Alors ils commencèrent tous à parler à la fois. Le dragon se redressa. Mais s'il pensa profiter de la discussion pour s'échapper, il fut déçu. Maître Gilles se tenait proche de lui avec « Tailbiter », et chaque fois que le dragon remuait « Tailbiter » s'élançait menaçante contre lui.

Enfin le pasteur dit : « Rapportez tous vos trésors de meurtre - volés sans aucun doute - et nous partagerons à l'amiable. Et si vous êtes convenable si vous promettez de ne plus jamais infester le pays,

nous vous en rendrons quelque chose pour vous même. » Ainsi on laissa partir le dragon, qui jura par tous les serments du monde d'être de retour pour l'Épiphanie (c'était à cette époque le 4 janvier) avec tout son trésor. Il faut avouer que ce fut très bête de leur part.



E SUITE le roi eut vent de l'affaire. Il ne perdit pas un instant pour aller au dit village, sur son cheval blanc, avec chevaliers et hérauts. Et toute la population mis ses plus beaux atours et pavoisa les rues. Maître Gilles s'agenouilla devant le roi qui lui frappa familièrement l'épaule, mais les chevaliers firent semblant de ne rien voir. Alors le roi expliqua avec grandes précautions que le trésor du dragon lui appartenait en tant que suzerain du pays. « D'ailleurs, aucun doute », ajouta-t-il, qu'il ne fût entièrement volé à mes ancêtres ». Naturellement il promit de veiller à ce que Maître Gilles, le pasteur, le forgeron fussent largement récompensés, et que tout le monde reçut un présent pour prouver combien il aimait ce village « où le beau courage de notre pays est encore si vivace », dit-il. Les chevaliers ne parlaient entre eux que de la dernière mode de chapeaux.

Les villageois, courbés et faisant la révérence, remercièrent humblement. Pourtant ils commençaient à regretter de ne pas avoir accepté l'offre du dragon de 10 livres par personne et tenu l'incident secret. Le roi ne s'en alla pas. Il planta ses tentes dans les champs de Maître Gilles, et attendit l'Épiphanie, s'accommodant le mieux possible de ce pauvre village, si éloigné de la capital. La suite royale mangea presque tout le pain, les œufs, les poulets et le lard ; elle vida en un jour et demi jusqu'à la dernière goutte, les caves de vieille bière. Mais puisque le roi payait largement pour tout - « après tout », pensait-il, « je serai vite en possession du trésor du dragon » - personne ne protesta.

L'Épiphanie arriva et chacun se leva de grand matin. Les chevaliers revêtirent leur armure. Maître Gilles enfila sa cotte de mailles de fortune. Et le roi arrêta les sourires d'un terrible froncement

de sourcils. Le fermier suspendit également « Tailbiter » et elle entra dans son fourreau en un clin d'œil, nouveauté que le pasteur remarqua assez anxieusement. · L'heure du dîner arriva ; puis l'après-midi. Et « Tailbiter » ne semblait pas vouloir sauter hors du fourreau et aucune sentinelle sur la colline, et aucun des petits garçons grimpés au sommet des arbres ne virent aucun signe précurseur de l'arrivée du dragon.

Ce ne fut qu'au soir, lorsque les étoiles s'allumèrent que l'on commença à se douter que le dragon n'avait nullement l'intention de revenir. Cependant on se rappelle ses mille serments extraordinaires et on continua d'espérer. Lorsque minuit sonna et que l'Épiphanie fut passée et la période de Noel close pour cette année-là, ils commencèrent enfin à s'alarmer.

« Après tout, il était gravement blessé » dirent quelques-uns.

« Nous ne lui avons pas donné assez de temps » dirent d'autres, « et il avait gros à porter ».

Mais le lendemain se passa, et le surlendemain, et encore plusieurs jours. Alors on renonça à tout espoir ; et le roi fut très mécontent. On était tombé à court de vivres, et les chevaliers murmuraient. Ils désiraient retourner aux plaisirs de la Cour ; mais le roi désirait de l'argent. Cependant il fallait repartir. Il prit congé de « ses fidèles sujets ». Mais il ne fut pas aussi aimable envers Maître Gilles au départ qu'il avait été à l'arrivée.

« Vous recevrez de mes nouvelles plus tard » dit-il, comme il montait à cheval avec ses chevaliers et ses héraults.

On pensa qu'un message viendrait de la Cour, convoquant le fermier auprès du roi pour être sacré chevalier tout au moins. Mais quand le message arriva, il était tout différent. Le roi avait décrété que « pour la sauvegarde de son royaume et pour le bon renom de son honneur et de sa réputation, le dragon devait être recherché et puni de sa félonie ». C'était le trésor que le roi envisageait surtout, mais il n'y fit naturellement pas allusion. Tous les chevaliers avaient reçu l'ordre de s'équiper et de partir, mais « vu que son bien aimé Gilles s'était révélé un homme capable en fait de dragons, et possédait en outre une connaissance toute particulière du dragon en question, c'était son royal désir que le fermier prit part à l'expédition ».

On dit que c'était en effet un très grand bonheur. Le meunier

envia fortement le fermier de chevaucher botte à botte avec les chevaliers (il dit quelque chose d'analogue), et il espérait qu'il reconnaitrait encore ses vieux amis quand il serait de retour. Le pasteur le félicita chaleureusement. Mais Maître Gilles était très ennuyé. On ne donne pas aux rois des excuses comme on peut en donner à ses voisins ; de sorte que, agneaux ou pas agneaux, labour ou non labour, pluie ou soleil, force lui fût de monter sa jument grise et de partir.

UAND MAÎTRE GILLES rejoignit la Cour, il trouva tous les chevaliers en cottes de mailles polies, la tête couverte de heaumes brillants, à cheval et prêts à partir. On eut à peine le temps de lui tendre une coupe de vin chaud comme coup d'étrier avant de se mettre en marche. La journée était déjà très avancée. « Trop tard pour s'atteler à chasser le dragon », pensa Gilles. Mais ils partirent néanmoins. Ils chevauchèrent et chevauchèrent en longue file jusqu'à la tombée du jour : chevaliers, écuyers, domestiques et poneys pliant sous le poids des bagages, et Maître Gilles allant son petit bonhomme de chemin tout de suite après les chevaliers. Alors, ils plantèrent leurs tentes, déjà en vue des montagnes sombres et lointaines.

Ils chevauchèrent de la sorte le lendemain et le surlendemain jusqu'à ce que, tout à coup, au pied de la montagne, ils aperçurent des empreintes de dragon.

« Qu'est-ce que c'est, Maître Gilles ? » dirent-ils.

« Des traces de dragon » dit celui-ci.

« Avancez en tête » firent-ils.

Maintenant ils chevauchaient, Maître Gilles en tête, et tous les anneaux de chaîne cliquetant sur sa veste de cuir. Non que cela tirât à conséquence, car tous les chevaliers riaient et bavardaient, et un ménestrel chevauchait avec eux en chantant, et à tout instant ils reprenaient en chœur le refrain et le chantaient à tue-tête. C'était très encourageant et la chanson était belle - car elle avait été composée

bien des années auparavant, à l'époque où les batailles étaient plus fréquentes que les tournois. Mais c'était imprudent. Le dragon eut connaissance de leur venue bien longtemps avant qu'ils ne s'approchassent de son antre. Il n'y avait guère de chance maintenant de le surprendre pendant sa sieste.

Or le hasard - ou la jument grise - voulut que, comme enfin ils s'approchaient de l'ombre même des montagnes sombres, et commençaient à gravir un chemin aride et malaisé, montant d'une façon très pénible, la jument de Maître Gilles se mit à boiter. Comme elle aimait beaucoup son Maître, je suis sûr qu'elle saisit un prétexte dans l'intérêt du Maître aussi bien que du sien, pour ne pas chevaucher en tête d'une telle cavalcade dans des endroits aussi redoutables et sinistres. Peu à peu elle recula dans la file, trébuchant, boitant d'une façon très visible jusqu'à ce que Maître Gilles fût obligé de mettre pied à terre et de marcher ; bientôt ils furent tout à l'arrière parmi les poneys et les bagages ; mais personne n'y fit attention. Le doute n'était plus possible au sujet des traces du dragon. La cohorte foulait le sol même où il se promenait d'ordinaire ou atterrissait après une courte envolée dans l'espace. Les collines inférieures et leurs deux versants paraissaient brûlés avec leur sommet brun et leurs bruyères rousses, comme si depuis des siècles ces endroits eussent été la plaine de jeux d'un dragon.

Bien content, Maître Gilles, de ne plus trôner en première place dans la troupe ! et peu après il en fut encore plus heureux. Car, peu avant le coucher du soleil, le neuvième jour de leur chevauchée - celui-ci étant à deux jours de la Chandeleur - le dragon bondit vers eux, grondant et rugissant. Ailleurs, loin de sa maison, il n'était pas très courageux, mais maintenant il était ivre de fureur et combattait du seuil de sa porte pour défendre tous ses trésors. Puisqu'il devait se battre, il se battrait avec rage ; mais je pense qu'il ne soupçonnait pas que Maître Gilles et « Tailbiter » étaient de l'expédition. En ce moment il vaguait en effet tout à la fin de la colonne, même derrière le tout dernier poney.

Le dragon bondit dehors et tourna en rasant le versant de la montagne qui masquait l'entrée de son antre, avec le bruit d'un ouragan et crachant du feu autant qu'une tonne de coups de foudre. Tout le monde cessa de chanter. Tous les chevaux firent un écart à droite ou à gauche, et quelques chevaliers tombèrent. Mules et bagages tournèrent bride. Alors il se produisit une trainée de fumée qui les suffoqua tous, et le dragon s'abattit en grand fracas juste au milieu de la tête de file. Plusieurs chevaliers furent tués avant de

pouvoir même lancer le défi habituel au combat, et plusieurs autres furent précipités par-dessus chevaux et tout. Quant au reste les chevaux se chargèrent de leur salut : ils firent demi-tour et prirent le mors aux dents, et emportèrent leur maître au loin qu'ils le voulussent ou non - la plupart le voulaient, parbleu !

Mais la vieille jument grise ne bougea pas. Peut-être ne désirait-elle pas se rompre le cou en descendant ce chemin raboteur. Toujours est-il qu'elle écarta les pieds et les fixa dans le sol et hennit. Maître Gilles à son côté tremblait, tremblait comme de la gélatine. Mais la jument grise avait décidé qu'elle était trop fatiguée pour s'enfuir et courir assez vite pour que cela lui fut de quelque utilité. Elle savait d'instinct que les dragons au vol sont pires lorsqu'ils vous suivent que lorsqu'ils vous précèdent ; et, de plus, elle avait vu le dragon. Elle se souvenait l'avoir poursuivi par monts et par vaux dans sa propre campagne jusqu'à ce qu'il rampât, mâté, dans la grand rue du village. C'est pourquoi le dragon aperçut tout à coup Maître Gilles juste devant lui, « Tailbiter » en main - elle s'était précipitée hors du fourreau bien auparavant. Il s'attendait à tout sauf à cela. Il dévia comme une grande chauve-souris, et s'abattit sur le pan de la colline. La jument grise s'avança, oubliant tout à coup de boiter ! On ne peut en réserver l'honneur à Maître Gilles, quoiqu'il eut le bons sens de s'agripper à son dos. Le dragon se mit à souffler. Maître Gilles étendit le bras pour se garer de cette haleine corrosive - dans la hâte du départ, on avait oublié de lui donner un bouclier - et alors « Tailbiter » étincela vengeresse près du nez même du dragon.

« Aïe ! » dit le dragon, et il cessa de souffler. Il se mit à trembler et recula.

« Vous n'êtes pas venu par hasard pour me tuer, mon bon monsieur ? » demanda-t-il.

« Non ! Non ! » dit le fermier, et la jument grise renifla.

« Alors, puis-je vous demander ce que vous faites avec tous ces chevaliers ? » dit-il. « Les chevaliers ont coutume de tuer les dragons, à moins que nous ne les tuions pour commencer. »

« Je n'ai rien à voir avec eux, ils ne me sont rien » dit Gilles, « et en tout cas ils sont tous partis, à moins qu'ils ne soient morts Eh bien ! et quelles nouvelles au sujet de ce que vous deviez faire à l'Épiphanie ? »

« Eh bien ! Qu’il y a-t-il à ce sujet ? »

« À livrer tout le trésor, cette fois, et pas de truc de marché ! » dit Gilles, « sinon tu mourras et ta peau sera pendue au clocher de l’église en signe de représailles ». Le fermier s’enhardissait de plus en plus à mesure qu’il voyait le dragon trembler. C’était un tour qu’il avait appris à la foire.

« C’est cruellement dur » dit le dragon.

« Un marché est un marché, c’est certain ! » dit Maître Gilles.

« Ne puis-je conserver ne fût-ce qu’une bague ou deux, vu que je paie comptant ? » dit-il.

« Pas même un bouton de cuivre » dit l’autre, et ils balancèrent de la sorte pendant longtemps.

Cependant la fin fut telle que vous attendriez, car que pourrait-on imaginer d’autre ? Personne n’avait jamais eu le dernier mot en marchandant avec Maître Gilles. Le dragon dut refaire à pied le chemin jusqu’à son antre, avec « Tailbiter » à distance redoutable, et il dut montrer à la jument grise, le chemin le plus sûr et le plus facile à gravir. Alors Maître Gilles resta devant la porte, et le dragon entra. « Si tu ne ressors pas rapidement, je te suivrai et commencerai par te couper la queue » dit le fermier. Il n’en eut pas un seul instant l’intention. J’aurai voulu voir Maître Gilles pénétrer seul dans l’antre du dragon pour n’importe quelle somme d’argent. Mais comment le dragon aurait-il pu le deviner avec « Tailbiter » paraissant si tranchante et si brillante et tout ? De sorte qu’il ressortit en un clin d’œil avec des livres et des livres d’or et d’argent, en bon poids commercial, et un bahut rempli de bagues et autres choses précieuses.

« Là ! » dit-il.

« Où ? » demanda Gilles. « Ce n’est pas à moitié suffisant, ni tout ce que tu possèdes, j’en mettrais ma main au feu. »

« Naturellement non » dit le dragon, fortement déçu de trouver les esprits du fermier bien plus ouverts qu’ils ne l’avaient été l’autre jour au village. « Naturellement, mais je ne peux pas apporter tout dehors en une fois ! »

« Ni en trois fois, je gage » dit Maître Gilles. « Tu vas retourner et

revenir vite ou je te donnerai un avant-gout de « Tailbiter ».

« Aïe ! » dit le dragon. Et il disparut et reparut très vite.

« Là ! » dit-il, en déposant une énorme charge d'or et d'argent et deux bahuts de diamants.

« Allons, encore un essai » dit le fermier, « et essaye bien ! »

« C'est dur, très dur ! » dit le dragon en descendant de nouveau.

Mais à ce moment la jument commença à s'inquiéter pour son propre compte. « Qui va charrier toute cette lourde charge à la maison ? je me le demande » pensa-t-il. Et elle lança un long regard si triste vers tous ces sacs et ces boites que le fermier devina sa pensée.

« Ne te tourmente pas, fillette » dit-il « nous forcerons ce vieux serpent à faire le charriage ».

« Grâce ! » dit le dragon qui entendit ces paroles comme il sortait de son antre pour la troisième fois et avec la plus forte charge de toutes et ses plus beaux joyaux. « Grâce ! » si je porte tout ceci, ce sera presque ma mort. Et je ne pourrais pas porter un sac de plus, quand même vous me tueriez !

« Alors il en reste encore, en reste-t-il ? » dit le fermier[5].

« Un peu » dit le dragon, « assez pour me permettre de vivre décemment ». Et il disait la vérité, probablement pour la première fois de sa vie, et ce fut sage à lui comme la suite le prouva.

« Si vous me laissez cette bribe » dit-il en fourbe consommé, « Je serai votre ami pour toujours, et je porterai tout ceci au propre logis de votre Grâce, - non pas dans celui du roi -, et, qui plus est, je vous aiderai à le conserver » dit-il.

Alors par contenance le fermier tira son cure-dents pour occuper sa main gauche et s'absorba une bonne minute. « Marché conclus ! » dit-il. Et, en cela, il se montra d'une discrétion vraiment louable. Un vrai chevalier eût exigé le tout, et, selon toute apparence, n'aurait jamais pu le faire transporter chez lui ; ou il aurait reçu l'offre avec force malédictions, ou peut-être il aurait poussé le dragon au désespoir au point qu'il aurait fait demi-tour pour se battre, « Tailbiter » présente ou non.

Donc ce fut la fin. Le fermier se bourra les poches de joyaux en cas où quelque chose broncherait ; et il donna belle charge à la jument. Mais pour le reste - un chargement d'un ou deux camions - le dragon dut le prendre sur ses épaules. Et celui-ci se mit en marche trottant, soufflant, fumant, avec la jument sur ses talons, et le fermier tenant toujours en main « Tailbiter », flambante et menaçante pour le tenir dans le droit chemin. Dans cet équipage ils rentrèrent au pays. Ils tournèrent à gauche au pied des montagnes, évitant avec soin la Cour du roi.

Mais la nouvelle de leur arrivée se répandit comme une trainée de poudre. Toutes les villes et les villages en deuil pleuraient la mort des braves chevaliers dans le défilé de la montagne - aucune mention de Maître Gilles, qui était compté parmi les morts. Quant au roi, il se rongeait les poings et se tirait la barbe et personne n'osait l'approcher. Mais bientôt toutes les cloches sonnèrent et la foule inonda les trottoirs, chantant et agitant des écharpes, quand Maître Gilles passa à cheval poussant le dragon maté, bien maté, devant lui. Le bruit en arriva jusqu'au palais.

« Pourquoi tout ce bruit » dit le roi. « J'espère que le dragon ne vient pas de ce côté. Convoquez mes chevaliers ou plutôt ce qu'il en reste ».

« Pas n'est besoin, Seigneur » dit-on. Le dragon est en effet revenu, mais suivi de Maître Gilles, et il est aussi apprivoisé que possible. »

« Que. Dieu me bénisse ! » dit le roi, paraissant fortement soulagé. « Et dire que ses funérailles devaient avoir lieu après-demain ! Quand sera-t-il ici ? »

Il y eut quelque hésitation dans la réponse à cette question.

« Je crains, Monseigneur, qu'il ne se soit dirigé vers son propre foyer » dit à la fin quelqu'un. « Mais sans aucun doute il s'empressera de venir ici en belle tenue à la première occasion. »

« Manque de savoir-vivre ! » dit le roi, « mais les fermiers sont des fermiers ! »

La première occasion se présenta et passa, et encore beaucoup d'autres ; en fait toute une semaine, on ne reçut nouvelle ni de Maître

Gilles ni du dragon.

« Envoyez chercher ce type ! » dit le roi. On envoya !

« Il ne veut pas venir, Monseigneur » dit en tremblant le messager.

« Tonnerre du ciel ! » dit le roi. « Dites-lui qu'il vienne ou qu'il sera jeté en prison mardi. »

« Il ne veut vraiment pas venir, Monseigneur » dit un messager vraiment piteux le lundi suivant.

« Dix mille éclairs ! » dit le roi. « Flanquez-moi à la place ce misérable serviteur en prison. Maintenant allez chercher l'autre et enchainez-le », hurla-t-il à ceux qui tremblait à ses côtés.

« C'est que il y a « Tailbiter », balbutièrent-ils, et, etc. »

« Et… Et… Sornette et sottises ! » dit le roi, et il se fit amener son cheval blanc, rassembla ses chevaliers - ou plutôt ce qu'il lui en restait - et une troupe de soldats, et il partit en grande colère. Et tout le monde se précipita sur le seuil des maisons en grande surprise. Mais Maître Gilles était devenu plus que le « Héros du quartier » ; c'était le « favori du pays » ; et si les têtes se découvrirent encore sur le passage du Roi, on n'acclama pas du tout le défilé des soldats. Aussi le roi arriva-t-il, ivre de rage, au fleuve qui séparait ses biens des champs de Maître Gilles.

Maître Gilles l'attendait sur le pont, assis sur sa jument grise, « Tailbiter » à la main.

« Bonjour, Monseigneur ! » dit-il.

« Qu'est-ce que cela signifie, manant ? » dit le roi. « N'espère aucune faveur après ceci, et estime-toi heureux d'échapper à la potence. Et encore ne sera-ce que si tu implores sur le champ ton pardon et si tu me rends mon épée ! »

« J'ai reçu ma récompense, c'est certain » dit le fermier. « Trouver c'est tenir et tenir c'est posséder » dit-il. « Mais pourquoi tous ces chevaliers et soldats, par hasard ? Pas pour forcer un seul fermier à venir tranquillement, de gaité de cœur, je suppose. »

Le roi rougit très fort et les chevaliers baissèrent le nez ; mais bien sûr jamais, autant d'bommes n'étaient venus pour mener un fermier à la Cour.

« Donne-moi l'épée ! » dit le roi.

« Donne-moi ta couronne ! » dit Gilles ; ce fut une réplique étonnante, comme jamais on n'en avait reçu de la part d'un fermier.

« Qu'on le saisisse et qu'on l'enchaîne » dit le roi, ivre d'une juste colère, et des soldats firent quelques pas en avant.

Ce fut à ce moment précis que le dragon se dressa de dessous le pont. Il dégorgea une formidable vapeur, - car il avait avalé force « gallons » d'eau. Un brouillard épais s'éleva où seuls les yeux rouges du dragon restaient visibles.

« Dans vos niches, imbéciles ! » dit le dragon, « ou je vais vous tailler en pièces. Il y a des chevaliers refroidis dans le défilé de la montagne : bientôt il y en aura davantage dans le fleuve - et des soldats aussi » rugit-il. Et en effet il enfonça une griffe dans le cheval blanc du roi. Celui-ci s'enfuit en galopant aussi rapide que les dix mille éclairs que le roi invoquait si souvent, et naturellement tous les autres chevaux le suivirent. Mais le cheval blanc ne peut galoper très loin, car après un moment le roi le ramena. Personne ne devait pouvoir dire à la face du monde que le roi avait eu peur de n'importe quel homme ou dragon. Mais quand il revint, le brouillard avait disparu, disparus aussi tous ses chevaliers et ses hommes ! Aussi l'affaire parut-elle tout autre avec un roi seul contre un fermier ayant « Tailbiter » et un dragon à ses côtés. En effet ce fut la fin de la Bataille du Pont. Jamais le roi ne reçut un penny de tout le trésor, ni un mot d'excuse de Maître Gilles - lequel commençait à concevoir très grande opinion de lui-même. Qui plus est dès ce jour l'ancien royaume s'arrêta, de fait sinon en théorie, au fleuve. Au-delà, sur plus d'un mille, Maître Gilles fut Seigneur.

Jamais le roi ne peut trouver un homme capable de s'attaquer à Gilles, vu qu'il était devenu le favori du peuple. On l'appela d'abord « Lord Gilles des Francs Villages », et on ne tarda pas à le créer Comte de Ham. Quelques années après il devint Prince, mais ce fut après la construction d'un magnifique château - puisqu'il était fabuleusement riche ! - et s'être entouré de soldats et avoir payé des armuriers pour les équiper brillamment. À la fin il devint roi - le Roi d'outre le fleuve - quand il fut vieux et vénérable et eut une barbe blanche

jusqu'aux genoux et une cour respectable et un ordre tout neuf de chevaliers. Et en somme, je crois qu'il le mérita. Pour sûr il partagea sa chance avec ses voisins : il traita noblement le pasteur, décemment le forgeron, et aussi bien qu'il fallait s'y attendre le meunier. La famille de Gilles prit le nom patronymique de Worming - fils du serpent ou dragon - et le village de Ham fut dorénavant connu sous le nom de Worminghall - d'après eux et leur palais -. Je crois que, en cherchant bien sur la carte, vous pourrez encore le voir, quoique les fleuves se soient détournés depuis lors et qu'aucun roi n'y vive plus maintenant. En tout cas, à cette époque, Ham devint un lieu de résidence royale, et le pasteur en fut évêque, et tout marcha gaiment tant que vécurent Gilles et sa descendance. Quant au dragon on lui permit de partir. Et s'il devina que le fermier - je devrais dire le Roi - avait eu sa part de chance il n'osa pas le dire. Au fin fond de son cœur sauvage je crois qu'il se sentait aussi bien disposé pour le vieux Gilles qu'un dragon peut l'être pour quiconque - car après tout, il y avait « Tailbiter » qui aurait pu si facilement le tuer, et tout son trésor qui aurait pu lui avoir été enlevé tandis qu'il en possédait encore une grande partie dans son antre. Longtemps après il rencontra par le plus grand hasard, le géant qui avait déclenché tous ces événements en éveillant Maître - je veux dire le roi - Gilles au milieu de cette nuit de juin, au temps passé. Ils en vinrent à parler du « roi d'outre le fleuve », de son ascension rapide au trône et à la gloire.

« Ainsi c'était un tromblon ! dit le géant. « J'avais cru que c'étaient des moustiques ! » Mais ni lui, ni aucun autre géant ne s'approcha jamais de Worminghall tant que « Tailbiter » fut encore vivante au-dessus du sol ; et ce fut du moins une des bonnes raisons pour laquelle le roi Gilles vécut en paix et en honneur jusqu'à ce que sa barbe atteignit une longueur de cinq pieds.

« Mais qui, pensez-vous, fut le véritable héros de l'histoire ? » dit le bouffon. Et il y eut nombre de réponses fort diverses.

---

[1] Allusion au célèbre sonnet de Keats On first looking into Chapman's Homer.

[2] Voir W.H. AUDEN, A Short Ode to a Philogist, dans *English and Medieval Studies*, London, 1962, pp. 11-12.

[3] Mot du moyen-âge = plenitatem.

[4] La « yeomanry » = garde civique.

[5] Cf. le wallon : « adonc 'nna co, s'énn'a-t-i-c0 », dist-i l' cinsî.